

A person is seen from behind, standing in a desolate, hazy landscape. The person is wearing a light-colored t-shirt and dark pants. The background is a mix of brown and green tones, suggesting a natural setting with some vegetation. The overall mood is somber and contemplative.

COLIN MCADAM

FALL

Roman



Boréal

Extrait de la publication

Les Éditions du Boréal  
4447, rue Saint-Denis  
Montréal (Québec) H2J 2L2  
[www.editionsboreal.qc.ca](http://www.editionsboreal.qc.ca)

FALL

DU MÊME AUTEUR

*Some Great Thing*, roman, Raincoast Books, 2004.

Colin McAdam

F A L L

*roman*

*traduit de l'anglais (Canada)  
par Lori Saint-Martin et Paul Gagné*

Boréal

© Colin McAdam 2009  
© Les Éditions du Boréal 2010 pour la traduction en langue française  
Dépôt légal : 3<sup>e</sup> trimestre 2010  
Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Diffusion au Canada : Dimedia

L'édition originale de cet ouvrage a été publiée en 2009 par Hamish Hamilton Canada sous le titre *Fall*.

*Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec  
et Bibliothèque et Archives Canada*

McAdam, Colin

[Fall. Français]

Fall

Traduction de : Fall.

Texte en français seulement.

ISBN 978-2-7646-2038-0

I. Saint-Martin, Lori. II. Gagné, Paul, 1961- . III. Titre. IV. Titre : Fall. Français.

PS8575.A26F3514 2010 C813'.6 C2010-941374-1

PS9575.A26F3514 2010

*Pour Suzanne  
et les vieux amis perdus*



Une demi-heure de lèvres et de soie devant et derrière on roule et ses joues sont comme des pêches comme des pêches comme des pêches.

J'aime tes mains.

Non c'est moi.

Je veux m'arrêter. T'es si belle que je vais m'arrêter. Est-ce qu'on peut.

Là, tout de suite.

Est-ce qu'on peut.

Là, tout de suite.

J'aime ce sourire tu rougis comme une pêche par une chaude journée d'été dis-je.

Latumétone.

Mmm.

Là tu m'étonnes.

Mmm.

Elle dit qu'elle m'observe. Elle dit que je suis fait en V. Tes épaules et ta taille.

Je peux faire une croix de fer.

ô mon dieu.

Est-ce qu'on peut. S'il te plaît.

Là, tout de suite.

Je sais jamais si t'es sérieuse ou non, j'aime tellement ton sourire. Est-ce qu'on peut.

Ici.

Je sais pas, on pourrait essayer ici derrière dis-je et je cours ouvrir la portière et C'est si joli et vert par ici dit-elle.

Elle parle toujours d'une voix souriante et pleine d'intelligence.

Je l'embrasse contre la voiture et en lui ouvrant la portière arrière j'ai l'impression d'être William.

Grouille Julius il fait froid dit-elle. Aimes-tu mon soutien-gorge.

Oui!

C'est de la soie!

J'enlève ma chemise et elle m'aide et ses doigts sont comme des plumes, regarde lèche.

T'es une femme dis-je.

Bien vu dit-elle.

Mais c'est vrai je peux pas expliquer.

Elle sourit et frissonne et dit Réchauffe-moi.

Je veux lui demander si elle a peur parce que moi j'ai peur de toute façon, peu importe le nombre de fois que je l'ai fait, quinze, mais je ne veux pas la distraire.

Là j'adore le quartier, nous nous serrons fort et je l'embrasse dans le cou.

Regarde par la vitre dit-elle. C'est tellement vert et noir.

J'ai peur que ça tourne en bla-bla, que les mots prennent sur les lèvres la place des baisers et des mmm mais elle embrasse ma cicatrice et mord mes lèvres et dégrafe son soutien-gorge et dit Sacrées agrafes avec sa langue et ses dents et un zézaiement.

Il faut que je me mouche.

Je la fais rouler sur moi et je la regarde.

L'école lundi dit-elle.

Ouais dis-je.

Tu trembles dit-elle.

Non.

Tu fais les gros yeux dit-elle.

Non.

Quand les filles enlèvent leurs blouses les garçons deviennent très sérieux dit-elle.

J'aime ton sourire. Mmmerde. Je sais pas quoi dire.

Elle déboutonne son jean. Elle aime ça depuis que j'ai dit que j'aimais ça.

T'aimes ma petite culotte.

Oui!

C'est de la soie!

Elle dit qu'elle aime la banquette arrière de la limousine. Je dis que nous pouvons nous rouler dessus comme dans un champ, un grand champ de cuir et elle dit T'es plein de pêches et de fermes toi ce soir.

Je la fais rouler sous moi et je me dis que je devrais déboutonner mon jean moi aussi.

Pas de soie pour moi ce soir dis-je.

À cause d'elle je fais de mauvaises blagues.

J'en ai ras le bol d'être un inconnu et de faire de mauvaises blagues.

On devrait aller jusqu'au bout maintenant dis-je et puis ce sera fini et on pourra tout recommencer. Sincèrement.

Mmm.

J'ai emprunté la voiture à William, qui n'aime pas son ventre, qui chaque fois que j'emprunte la voiture dit Je risque de perdre mon emploi, et il rit parce qu'il n'y tient pas tellement à son emploi, tout ce qu'il veut c'est des filles et une place à l'Indy 500, c'est lui qui me l'a dit. Derrière le volant, je suis dans mon monde à moi, dit William, et mon père est dans son monde sur la banquette arrière, et je me dis que deux personnes qui roulent dans une voiture noire silencieuse peuvent habiter deux grands mondes tout en roulant, où sommes-nous.

J'ai envie de me coller dis-je.

Je pense que j'entends une voiture dit-elle.

Je veux aller jusqu'au bout là tout de suite.

Je peux pas respirer comme ça.

Personne peut voir dans la voiture de papa. Les vitres sont teintées dis-je. Dans une fête j'ai demandé à un marine de tirer dans une vitre mais il a pas voulu. On peut pas nous voir ni nous tirer dessus.

Quoi dit-elle. Attends, t'es lourd. Là.

Faut pas avoir peur dis-je.

J'ai pas peur dit-elle. Elle me regarde dans les yeux et sourit. Je suis pudique dit-elle. Elle ouvre les bras et me montre tout.

Elle est tout pour tout le monde et elle est ici sur la banquette arrière.

Je vais me calmer.

Des fois je m'assois ici derrière avec papa, il est ici sur la banquette arrière.

Bouge pas dis-je. Je veux voir.

J'ai jamais regardé d'aussi près. Personne me laisse regarder d'aussi près.

S'il te plaît.

Hé tout le monde.

Regardez par la vitre de cette voiture foncée.

T'as pas vraiment peur, hein.

Est-ce que je devrais dit-elle.

Noel



Les jours qui m'ont créé, qui devaient me transformer, qui ne m'ont pas vraiment créé, me révèlent à présent celui que j'ai été. Les jours que j'ai passés dans la chambre avec Julius. Les années m'ont apporté la sécurité.

Ce n'était pas une école avec des pipes, des professeurs émérites et du tweed.

Ce n'était pas un lieu où les gens parlaient comme personne ne parle.

Ce n'était ni dans les Highlands d'Écosse ni dans les collines de la Nouvelle-Angleterre.

C'était un lieu de traditions, mais les traditions n'étaient pas vieilles.

Comme la plupart des écoles privées, elle était en partie fantasmée, en partie vraie, et donc entièrement vraie. Lieu de récits, et non de fables, d'apprentissages, et non de leçons, d'où nul ne sortait avec de jolies histoires édifiantes. J'en suis sorti avec des souvenirs.

À cause des innombrables contradictions, le lieu n'avait aucun sens, et ma vie a toujours été ainsi. Nous étions des garçons en costume, des singes polis. Sans parents, nous étions traités comme des bébés. Laissés à nous-mêmes, nous devons pourtant obéir à des centaines de règles.

Nous avions dix-huit ans, nous étions aussi mûrs que possible.

Mes souvenirs grouillent comme la ville au petit matin.

— C'est le jour de la lessive, a dit Chuck.

Debout dans le couloir avec Ant, il regardait dans notre chambre, où Julius était allongé, un linge sur les yeux.

— C'est le jour de la lessive, a répété Ant.

Il est entré dans la chambre, a fait tournoyer sa taie d'oreiller bourrée de linge sale et a frappé Julius sur la tête.

— Va te faire foutre, a dit Julius. Sérieusement.

Pour être admis à St. Ebury, j'ai dû subir un examen. J'avais quatorze ans. Mes parents m'ont emmené, juste avant leur départ. Nous étions tous les trois assis en face du directeur, qui se chargeait lui-même de toutes les interviews, et j'ai remarqué qu'il ne m'a pas jeté un seul regard indiscret.

— Noel devra subir un test.

Je cherchais des signes.

Tout ce qui comptait, c'était l'argent (c'est ce que j'avais entendu dire au sujet de St. Ebury). L'argent n'était pas un obstacle. J'ai épié le visage du directeur pour y trouver des signes de malaise à cause de mon œil.

— Il s'agit essentiellement d'un test de quotient intellectuel, a-t-il dit.

— On ne nous a pas prévenus, ai-je dit au nom de mes parents.

— Pas besoin de s'y préparer, a dit le directeur. Rien à étudier. Tu as seulement besoin d'un crayon. Tiens.

On m'a envoyé dans une salle de classe déserte.

Julius avait la gueule de bois.

— Il a la gueule de bois, a dit Chuck.

— Sacrée soirée, a dit Ant.

— Sacrée trique, a dit Chuck.

— Bof, a dit Ant.

— En tout cas, il est mieux monté que toi, a dit Chuck.

Ant l'a frappé à la tête à l'aide de sa taie d'oreiller bourrée de linge sale.

— Vous allez sortir d'ici, oui ou merde? a demandé Julius, la tête enfouie dans son oreiller.

C'était un dimanche, et tout le monde en avait long à raconter sur le week-end.

— Ce matin, Ant a trouvé des traces de ton vomi sur ses chaussures, a dit Chuck à Julius.

— Je l'ai d'abord senti, a dit Ant. Puis je l'ai trouvé. Un peu comme des patates, tu vois, pris dans les lacets.

— Pouah, a dit Julius.

— Et tu vas me nettoyer tout ça, a dit Ant.

— C'est le jour de la lessive, a dit Chuck. Nettoie le week-end, mon vieux, lave-moi tout ça. Hier soir, j'étais paqueté comme c'est pas permis, et j'étais là dans mon coin à me dire j'ai aucune chance de me faire une fille ce soir, et là je vous vois tous les deux, et M. Jules ici présent, docteur ès vomissures, dégueule sur tes chaussures, et là je me dis je vais peut-être m'en faire une, en fin de compte, vu que je suis tout de même moins laid que ces deux andouilles.

— Et le fait est... a commencé Ant.

— Le fait est que je suis rentré bredouille, a dit Chuck.

— C'est la triste vérité.

— Oui, c'est la triste vérité, Antony, et le plus triste c'est que t'as du vomi sur tes tennis, et ce qui est plus triste encore c'est que le docteur ès vomissures a fait mouche tandis que nous avons fait chou blanc.

— Triste, a dit Ant.

— Alors, a dit Chuck, secoue-toi les puces, Julius, merde, et raconte-nous.

— Chiouplaît, Chulius, raconte-nous.

— Sortez, s'il vous plaît, a dit Julius.

Pour appuyer son propos, il a roulé sur le côté.

— S'il vous plaît, sortez de ma chambre, a-t-il dit en enfouissant de nouveau sa tête dans l'oreiller.

— Ta chambre? a dit Chuck.

Il s'est appuyé sur le lit du haut, a fixé Julius sur celui du bas. Il a tapoté le matelas vide du haut.

— Ta chambre? a dit Ant en se tournant vers le lavabo qui occupait le coin de la pièce.

— Allez, Jules, réveille. Arrête de t'apitoyer sur ton sort. Réveille. Il est deux heures. Le soleil brille. C'est le jour de la lessive. Trois heures avant d'aller à la chapelle. Une brassée de blanc, une brassée de couleurs. Deux cigarettes. Et ce sera déjà l'heure de la chapelle.

— Allez, a dit Ant.

— Allez, a dit Chuck.

— Allez, a dit Ant.

— Allez, a dit Chuck.

— Allez, a dit Ant.

— Eh merde, a dit Julius en se laissant tomber du lit et en atterrissant sur le sol, le visage tourné vers le haut.

Il a soulevé sa chemise, exposé ses mamelons devant Ant et Chuck, puis il a dit :

— Sucez-les.

Chuck a ouvert la porte de la garde-robe et pris la taie d'oreiller qui contenait le linge sale de Julius.

— Il a les mamelons bruns, a dit Ant à propos des mamelons de Julius.

— Miam, a dit Chuck.

— C'est le bronzage, a dit Julius.

Chuck a lancé la taie d'oreiller à Julius.

— Le bonze de bronze, a dit Chuck. Bon, explique-nous

pourquoi ce type aux drôles de mamelons tout bruns a tellement de chance avec les filles.

Ils se sont avancés vers la porte, un, deux, trois, et ils ont tous haussé les sourcils en direction du lavabo dans son coin.

Devant, j'ai continué à me brosser les dents.

St. Ebury se dressait sur une colline dans la partie la plus riche de la ville, Sutton, là où se trouvent toutes les ambassades. Cette année-là, St. Ebury fêtait ses cent vingt et un ans, ce qui en faisait l'une des plus vieilles écoles du Canada. Il y avait cent quatorze pensionnaires de la neuvième à la douzième année. Seulement trente d'entre eux étaient des filles.

D'habitude, les élèves de dernière année pouvaient choisir leur camarade de chambre. Julius avait trop d'amis. Il en avait tellement qu'ils ont tous tenu pour acquis qu'il était déjà pris. Ils se sont mis deux par deux et Julius est resté seul. Il n'a pas eu le camarade de chambre qu'il voulait.

J'étais à St. Ebury depuis la huitième année. Julius était arrivé des États-Unis en onzième année. Je n'avais pas d'ami.

Les élèves de dernière année n'avaient qu'un seul camarade de chambre. Ceux de la neuvième à la onzième année étaient parqués avec deux ou trois autres dans de grandes chambres équipées de deux lavabos, deux ensembles de lits superposés et deux garde-robes.

Les élèves de dernière année dormaient dans des chambres qui, à l'avant de l'école, dominaient l'entrée principale et l'avenue menant à la résidence du directeur. Les chambres étroites se composaient d'un ensemble de lits superposés et d'un lavabo d'un côté et de deux pupitres munis de tablettes de l'autre.

Le président des élèves vivait seul, et il y avait une autre chambre privée réservée à un élève de dernière année. Tout le monde était sûr que Julius serait désigné comme président, mais, selon la rumeur, son père était intervenu et avait déclaré que la mesure serait mal interprétée.

Lorsque tout le monde a compris que Julius n'avait pas de camarade de chambre, on a immédiatement pensé qu'il hériterait de l'autre chambre privée. Être seul était un privilège. La tranquillité assurée. Vous pouviez rêver à voix haute ou pleurer dans vos rêves et personne n'en savait rien.

On a plutôt donné la chambre à Chris, dont le vrai prénom était Tim. Chris avait de l'acné sur l'ensemble du visage et du corps. Un jour, en neuvième année, un pensionnaire lui avait fait sentir un tennis sale. Il avait pris la tête de Chris en étau, puis il avait mis son nez et sa bouche sur la chaussure. Dans l'échauffourée, quelques-uns des boutons du visage de Chris avaient éclaté, et c'était comme s'il avait pleuré du sang.

La plupart des élèves de neuvième et dixième années étaient regroupés à l'étage au-dessus. L'un des maîtres y avait ses appartements, et deux surveillants partageaient une grande chambre au bout du couloir.

Julius aurait dû être surveillant, mais il a décidé que les responsabilités liées à ce poste entraveraient sa liberté d'action. Les surveillants supervisaient l'étude et veillaient à ce que les lumières soient éteintes au moment du couvre-feu. Ils devaient obliger tous les élèves à rester dans le droit chemin, en particulier ceux qui en étaient à leur avant-dernière année, et tous les soirs, entre l'étude et le couvre-feu, l'un d'eux présidait sur une retenue au local 21 — une heure pour quiconque avait contrevenu aux règlements.

La chambre que je partageais avec Julius se trouvait tout juste au-dessus de la porte principale de l'école. Le porche

était constitué de poutres en treillis qu'on aurait dites faites pour l'escalade. Presque tous les soirs, Julius sortait par la fenêtre et allait griller une cigarette dans le parc, en face de l'école. Souvent, il s'arrêtait sur le toit du porche, au bord de la fenêtre, et restait juché là. Le bout de sa cigarette s'embrasait à intervalles réguliers. Parfois, un autre élève l'accompagnait. Notre porte s'ouvrait brusquement à minuit, puis Chuck, Ant ou les deux donnaient un coup de pied au lit du bas et criaient « Cigarette! » puis ils ouvraient la fenêtre et sortaient.

« Allons au parc », disait parfois Julius; « On s'en fout, du parc », répondait parfois Chuck. Ils se perchaient donc là, au bord de la fenêtre. Et, le temps qu'une cigarette se consume, ils bavardaient.

Chuck : « J'espère qu'on pourra encore jouer au rugby à McGill. »

Ant : « Je vais être trop occupé à baiser. »

Chuck : « Ta tante étudie à McGill? »

Ant : « Très drôle. »

Julius : « J'aime l'odeur des feuilles mortes. »

Pour pouvoir pousser le loquet et rentrer, ils devaient laisser la fenêtre entrouverte. Parfois, ils restaient là même s'il faisait très froid et ils disaient Jésus Jésus Jésus tandis que le vent s'engouffrait dans la chambre. Plus tard, cette année-là, Julius a commencé à s'absenter le soir et il n'a jamais su que, dans la lueur de la lune, les feuilles de papier qui traînaient sur son pupitre devenaient bleues.

D'une année à l'autre, le train-train quotidien restait immuable. La seule chose qui changeait, c'était l'heure du couvre-feu. Les élèves de neuvième et de dixième années devaient regagner leur chambre dès neuf heures trente et éteindre à dix heures, ceux de onzième à dix heures quarante-cinq et ceux de dernière année à onze heures et demie.



# Colin McAdam

## FALL

St. Ebury, à Ottawa, est une école privée fréquentée par les enfants de l'élite. Les garçons se donnent l'allure d'hommes pour traverser l'adolescence sans encombre. C'est une école mixte, mais il n'y a que quelques filles. Fall est la plus belle. La nuit, les dortoirs et les douches résonnent des pensées qu'elle provoque.

Tout le week-end, Noel, solitaire, fantomatique, arpente les corridors entre deux séances au gym. Il observe Fall, il est certain que, un jour, elle connaîtra tout de lui. Mais c'est Julius qui attire Fall, comme il attire tout le monde. Julius, le fils de l'ambassadeur des États-Unis.

La dernière année, les deux garçons sont compagnons de chambre, et Noel s'imagine qu'il vient d'entrer dans un tout nouveau cercle d'amis. Tandis que Julius connaît les joies et les angoisses de l'adolescence, Noel se souvient, des années plus tard, des efforts qu'il a dû déployer pour s'imposer dans la vie de Fall, et de la tragédie qui en a résulté.

*« Il y a là une touche de Sa Majesté des mouches, un relent de L'Attrape-cœurs. Ce roman d'apprentissage s'inscrit naturellement à côté de ces deux classiques. McAdam propose une vision de la condition humaine à la fois incisive et innovatrice. »*

The Globe and Mail



9 782764 620380

ISBN 978-2-7646-2038-0

Extrait de la publication

29,95 \$